

meurtrières





FESTIVAL DE CANNES

SÉLECTION OFFICIELLE

UN CERTAIN REGARD

Distribution
PAN-EUROPÉENNE ÉDITION

26 rue des Carmes
75005 Paris
Tél : 01 53 10 42 50
Fax : 01 53 10 42 69

distribution@pan-europeenne.com
www.pan-europeenne.com

Relations presse
AGNÈS CHABOT

6 rue de L'École de Médecine
75006 Paris
Tél : 01 44 41 13 48

agnes.chabot@free.fr

LES FILMS DU WORSO présente

meurtrières

un film de PATRICK GRANDPERRET
avec HANDE KODJA et CÉLINE SALLETTE

sur une idée originale de MAURICE PIALAT

produit par SYLVIE PIALAT

sortie nationale le 28 juin - durée 1h37

Les photos et les textes
sont téléchargeables sur le site du film
www.meurtrieres.com



S Y N O P S I S





Nina et Lizzy.

*La rencontre de deux jeunes filles normales,
juste un peu fragiles.*

Entre elles, une reconnaissance immédiate...

Ensemble, elles sont fortes, euphoriques...

*Elles n'ont pas beaucoup de chance, pas d'argent,
elles n'ont que leurs rêves.*

Deux jeunes filles en quête d'amour.

*Et chaque instant qui passe,
chaque rencontre leur ferment
un peu plus les portes d'un monde
dont elles n'ont pas les clés.*

Avec rien en poche, on ne va pas loin.

Ou carrément trop loin.

e n t r e t i e n a v e c
PATRICK GRANDPERRET

Qu'est-ce qui vous a décidé à reprendre ce projet que Maurice Pialat avait souhaité réaliser à deux reprises ?

La façon dont Sylvie, sa femme, me l'a demandé. Sans cela, il ne me serait jamais venu à l'esprit de reprendre un projet de Pialat. Je ne connaissais pas Sylvie quand j'ai travaillé avec Maurice (de 1976 à 1981). Nous ne nous sommes rencontrés que lors des derniers moments de la vie de Maurice, Sylvie ayant envie de retrouver certains de ses proches. Et puis nous nous sommes revus, comme ça, par simple envie de se revoir. Et quelques mois plus tard, Sylvie m'a proposé de réaliser ce projet sur lequel Maurice était souvent revenu avec elle. Maurice m'en avait longuement parlé, mais finalement il avait repoussé ce projet pour réaliser *Passe ton bac d'abord*, qui a été mon premier travail avec lui et Arlette Langman.

Le fait divers dont *Meurtrières* s'inspire avait fait du bruit à l'époque, d'autres réalisateurs avaient voulu s'en inspirer. Tanner a fait un film autour de ce thème et je crois même que Guy Béart a composé une chanson, "Une autoroute en bois, deux fillettes allaient au pas, elles auto-stoppaient... et ce furent et le diable et la danse"... Dans ce genre d'histoires, le scénario se déroule plutôt en sens inverse, des types violent des filles et les étendent pour ne pas être dénoncés. Là, je trouvais intéressant que les protagonistes soient ces deux jeunes filles. Cela m'a incité à rendre cette histoire plus actuelle, à ne pas la replacer dans les années 70, mais à ancrer le film dans le climat d'aujourd'hui pour

montrer comment des jeunes peuvent être en proie à une violence sourde qui peut les conduire à une autre forme de violence. La société reste aveugle à ces jeunes. Dans *Une Saison en Enfer*, Rimbaud écrit à propos de la province dont il est issu : “*polis, convenables mais pas charitables*”. J’ai des enfants de l’âge de Lizzy et Nina. Je voulais comprendre comment ces deux filles à peine sorties de l’adolescence, un peu insouciantes, mais avec une profonde envie de vivre, peuvent être entraînées dans une série d’événements qui vont les amener à une violence qui les dépasse. Plus que l’acte en lui-même, c’était ce processus qui m’intéressait. On voit d’ailleurs que Nina est vraiment dans le refus de la violence. Elle dit, “*Je n’aime pas l’idée de tuer*”, c’était presque le titre du film pour moi.

On n’a jamais retrouvé les rushes que Maurice Pialat avait commencé de tourner avant d’abandonner le projet. On sait qu’il avait mené une enquête sur les lieux du drame et rencontré les avocats des deux jeunes filles. Quels éléments aviez-vous en main ?

Maurice avait développé une continuité d’une quinzaine de pages dont nous avons repris une partie de la structure avec Frédérique Moreau. Sylvie nous a confié un dossier où figuraient les interrogatoires des policiers. Nous avons su comment elles s’étaient procuré des couteaux sans préméditation et comment le crime s’était passé. Le film s’inspire davantage de la réalité des faits, même si nous avons opté pour certains choix. Dans le fait divers, une des filles était une jeune arabe en conflit avec son père qui l’avait tondu parce qu’elle fréquentait des garçons, d’ailleurs elle portait une perruque au moment du crime. Nous avons décidé de transposer ce personnage, car ce conflit dans une famille musulmane aurait été réducteur. Je voulais simplement deux jeunes filles normales, juste un peu fragiles.

Comment présenteriez-vous Lizzy et Nina ?

Nina a perdu ses parents dans des conditions dramatiques. *“Je pleure tout le temps”* dit-elle.

Nina se retrouve à un moment où elle est un peu en suspens dans sa vie. Elle souffre de la mort de sa mère et le jour où elle fête son anniversaire, son père est victime d'une crise cardiaque suite à une bagarre parce qu'elle avait embrassé un garçon sur la bouche devant lui. J'ai imaginé que je pouvais lancer le personnage de Nina un peu comme l'héroïne de *Wanda* de Barbara Loden. Au début, *Wanda* est affalée sur un canapé, elle squatte chez sa sœur qui la force à se bouger donc elle décide de s'en aller et rencontre par hasard un braqueur... Je voyais bien Nina sur un canapé chez sa tante qui lui dirait, *“Écoute, ce n'est pas comme cela que ça va s'arranger, remue-toi !”* Et finalement, Nina partirait à l'aventure. Elle rencontre Lizzy par hasard et elle se laisse porter... Ça en fait une proie assez facile, même si elle sait se protéger. Elle n'est pas sotte Nina, mais elle est un peu passive, elle attend que quelque chose se passe, comme atterrée par le malheur dans lequel elle se trouve plongée.

Le mal de vivre de Lizzy est plus diffus. Elle a fait une tentative de suicide.

Lizzy est légèrement *“borderline”*, elle a, comme de nombreuses filles de son âge, des relations difficiles avec sa mère. Elle est cyclothymique, ce qui l'entraîne à faire des séjours à l'hôpital où elle y trouve refuge, mais elle n'a pas envie de passer sa vie là-bas.



Nina et Lizzy sympathisent immédiatement. Sans se raconter leur vie, elles se reconnaissent dans un même mal être.

Il y a déjà le fait qu'elles se rencontrent à l'hôpital, où elles sont les plus "*normales*" du lot ! Entre elles, il y a une sorte de reconnaissance instinctive. Elles n'éprouvent aucun sentiment de rivalité, elles ne sont pas en compétition, elles se retrouvent dans un rapport de sororité face à un monde qui les exclut. Je voulais que le spectateur ait aussi ce même élan d'empathie envers ces deux filles. Elles sont plutôt imprudentes, insouciantes, elles ne font pas grand-chose pour gagner notre estime. Du coup on ne peut que les aimer..

Elles sont émouvantes dans leur tentative d'exister alors que toutes les portes se ferment devant elles. Elles se retrouvent prises dans un engrenage.

C'est le principe narratif du film. Certaines portes se ferment malgré elles et elles n'y mettent pas franchement du leur pour en ouvrir d'autres. Elles provoquent quelquefois. On peut s'interroger sur la conduite de Lizzy qui joue souvent un rôle moteur, Nina se laissant faire avec d'ailleurs un certain plaisir.

Elles ne sont pas dans une rébellion affirmée.

Non et c'est important. Elles ne veulent pas grand-chose : se poser un peu, prendre une douche, un sandwich... Aujourd'hui, à 20 ans, sans argent, c'est très difficile ! Dans les pays pauvres, la solidarité jouerait d'une autre façon. Dans nos bonnes provinces, ça ne marche pas comme ça. Je voulais montrer aussi les conséquences de cet indivi-

dualisme forcené. Oui, elles sont prises dans un engrenage banalisé, une suite de petits problèmes, il n'y a pas que le destin qui est en jeu. Elles sont impliquées par leurs attitudes. On a beaucoup de mal à les condamner et en même temps, on se dit qu'elles pourraient agir autrement... En fait, elles n'ont pas les clés du système et là, le monde est impitoyable. Aujourd'hui si tu ne maîtrises pas les codes, tu es laminé, viré. Et quand on se sent exclu, on s'identifie à cet état d'exclusion, on s'y cramponne dans l'enfermement. Or Lizzy et Nina ne sont pas du tout dans un processus d'autodestruction, c'est très important. Elles veulent vivre, s'ouvrir au monde, c'est tout ce qu'elles demandent. Etre heureuses quoi !

Vous nous faites ressentir la violence éprouvée par Lizzy et surtout par Nina, à être considérées comme des appâts, des proies sexuelles, des objets de plaisir et de consommation.

Depuis la guerre du feu, les femmes sont des proies... Maintenant, on force un peu plus le destin. En tant que filles, Nina et Lizzy le ressentent et moi, en tant qu'homme, je vois bien en effet comment on regarde une jolie fille qui passe avec une jupe un peu courte... Lizzy et Nina donnent quelquefois prises à cela avec une certaine naïveté. Au type qui les drague et les prend en voiture, elles lancent des vannes du genre *“Pour 1000 € , on fait tout”* et le type les prend au premier degré. Elles peuvent avoir cette liberté de provoquer aujourd'hui alors que la sexualité est exposée dans les radios et les journaux pour les jeunes et sur Internet. Cette réplique aurait eu un autre sens dans les années 70. Mais pour elles, ça reste une plaisanterie. Après, elles s'interrogent très honnêtement : *“Tu l'aurais fait avec ce mec ?”* - *“Non, pas avec lui”* - *“Mais avec un autre ?”* - *“Je ne crois pas”*. C'est une vraie question pour une fille aujourd'hui qui n'a pas d'argent de se faire 1000 € vite fait, comme ça !

Le mec en question avait quand même sa petite idée derrière la tête !

Forcément, il les invite à déjeuner, ce n'est pas gratuit. Elles anticipent peut-être pour déminer le terrain, pour évacuer une humiliation dont elles se seraient volontiers dispensées. Beaucoup de mômes n'ont pas envie de vivre ces rapports commerciaux qu'on leur propose où ils sont considérés soit comme une marchandise, soit comme une clientèle ciblée. Et à la fois, ils ont envie de vivre à fond et on leur fait croire qu'ils peuvent tout avoir, tout de suite. On voit bien actuellement cette incompréhension des adultes qui leur disent, mais pourquoi tu ne joues pas le jeu ? Mais ce jeu-là, elles n'ont pas vraiment envie d'y jouer. Et moi je ne peux pas leur en vouloir !

Face aux regards concupiscent, Nina s'imaginer mise à nu au bar du port.

J'avais ce genre de cauchemars éveillés étant môme. Je m'imaginai à poil dans la cour de l'école primaire devant tous les élèves... Cette image, très brève, n'est pas un effet de style, elle s'articule avec le flash-back où Nina revit la bagarre qui a entraîné la mort de son père. Ce sont ses visions intérieures, ses fantômes. De même, la séquence où Lizzy et Nina s'imaginent en pirates sur la jonque exprime ce côté encore enfant de leur personnage. Elles quittent l'enfance et s'aventurent dans l'âge adulte. La réalité, l'imaginaire et les fantasmes s'entremêlent. Rêver est encore possible...

D'où cette séquence onirique en correspondance avec les séquences d'angoisse.

Dans ce film, je n'ai tourné aucun effet, ni utilisé des plans de grue ou de steadycam, pour me faire plaisir ou jeter de

la poudre aux yeux. Ces plans épousent ce qu'il y a dans la tête des personnages, leur recherche, leur regard. Je suis toujours avec Nina et Lizzy, je les suis au plus près.

Vous montrez une famille manipulatrice, faussement accueillante. On apprend que ces mêmes gens ont des comportements abjects. Chaque personnage a sa part de responsabilité.

Lizzy et Nina ont plutôt un bon fond, elles ont encore leurs illusions... Hande Kodja, l'interprète du rôle de Nina a un visage de madone. Tout le monde caresse ses joues de bébé durant le film, c'est violent. Céline Sallette qui joue Lizzy est plus affirmée, plus dessinée, on sent qu'elle n'est pas prête à se laisser faire.

Lizzy et Nina agissent au hasard de leurs rencontres.

Elles n'ont pas les bonnes armes pour s'attaquer au vrai pouvoir. C'est toujours l'histoire d'avoir les clés ! Elles s'en prennent, d'ailleurs maladroitement, à un brave vendeur de lingerie sur un marché. C'est comme les jeunes de banlieues qui brûlent les caisses de leurs propres voisins parce qu'ils n'ont pas accès aux responsables de leur souffrance. Lizzy vole un couteau pour se sentir plus forte en cas de menace, c'est aussi un peu dérisoire.

Vous portez un regard critique sur différents sujets, vous montrez l'envers du décor. Une Ile de Ré qui n'a rien d'une carte postale idyllique par exemple.

Et en plus la région Poitou Charente a subventionné le film ! "*C'est une ville morte*", dit l'une des filles. Elles sont prises dans la nasse sur cette île, sitôt passé le pont, l'étau se resserre. Ce lieu de vacances expose parfaitement toute la



violence du “*bien pensant*”. Ces deux filles sont à vif pour un tas de raisons, par exemple, Lizzy s’emporte sur la déforestation, elle a appris le chinois, c’est une fille ouverte sur le monde, consciente des problèmes. Elle a aussi forcément parlé avec des psy lors de ses séjours à l’hôpital sur les rapports des adolescents adoptés. Ce qui lui fait dire à Nina, à propos de la quadra bobo qui les a prises en stop et leur parle de l’adoption de sa petite vietnamienne et de répartition des richesses, “*À 15 ans, sa petite asiate va la trucider*” ! Ce sont des observations de psy que j’ai entendues...

La narration est confortée par le choix des lieux. Comment avez-vous tourné les séquences de l’hôpital psychiatrique ?

Ce n’est pas du documentaire et à la fois, je voulais être dans la vérité. À l’hôpital, les “*malades*” sont interprétés par les comédiens de la Compagnie de Cristal. Je pouvais avoir ainsi une plus grande variété de situations pour montrer la façon dont Lizzy arrive à se sentir bien finalement dans cet univers, il y a un malade qui peint, un autre fait de l’harmonica glass... mais ce lieu n’est pas en mesure de répondre à ses problèmes. On voit bien que même le psychiatre n’y croit plus, il sait très bien que prescrire des médicaments à Lizzy ne résoudra pas ses difficultés. C’est tout le débat sur l’antipsychiatrie qui date des années 70, souvenez-vous de *Family Life* !

La musique a toujours un rôle important dans vos films.

Il m’est impossible d’envisager un tournage sans que la musique soit intégrée au film. Il y a toujours la présence de musiciens, Johnny Thunder dans *Mona et moi*, Salif Keita dans *L’Enfant Lion*, etc. Ici, il y a le groupe métal “*Silth*” dont fait partie mon fils Léo et le groupe tzigane “*Bratsch*”.

Ce film qui devait se tourner en 1976 garde toute sa force trente ans plus tard.

Quand j'étais môme, je planchais sur des versions latines de Cicéron ou figuraient déjà des problèmes de corruption... Seul notre regard peut changer. La seule référence aux années 70, c'est que les filles ne portent pas de soutien gorge !

Comment souhaitiez-vous aborder la scène du passage à l'acte ?

Donner une vérité au meurtre m'a hanté pendant tout le tournage. Comment peut-on en arriver à tuer un homme ? Ce n'est pas rien de tuer quelqu'un, entre le désirer et le faire... Surtout lorsque ce sont deux filles gentilles et jolies qui tuent un homme et avec un couteau ! J'ai interrogé des psychiatres et des gens un peu "*borderline*", qui avaient été confrontés à ce genre de passage à l'acte. On ne tue jamais pour une seule raison. C'est justement cette progression de la violence latente qui m'intéressait. C'est pour cela que j'ai construit une accumulation de faits tout au long de la journée avec soudain, un élément déclencheur qui motive le passage à l'acte pour l'une des filles. J'en ai parlé pendant le tournage avec les deux comédiennes, elles étaient les premières concernées par la gravité et la plausibilité du geste. Contrairement à ce que leur dit une passante dans le film, il ne fallait pas qu'on les croie "*folles*".

Comment est venu l'idée de raconter l'histoire à l'envers ?

Cette construction est héritée du projet Pialat. Elle permet d'échapper au côté linéaire d'une chronique. Supprimer la notion de temporalité, jouer avec les ellipses, cela permet une tension et une interrogation plus aiguë pour le spectateur.

Tout en étant très maîtrisé, *Meurtrières* est dans la lignée de vos premiers films, *Mona et Moi* ou *Courts circuits*. On goûte une même énergie, un souffle de liberté.

Je voulais arriver avec une infrastructure beaucoup plus lourde, le scope, des plans de grues compliqués à mettre en place etc, retrouver la spontanéité d'un tournage en super 16. Comme je fais le cadre moi-même avec des compli-ces comme Christine Miniard au point, Pascal Caubère à la lumière et Loïc Andrieux au steady-cam, je peux me permettre un rythme rapide de travail, une sorte d'état d'urgence.

Comment vous avez déniché ces deux perles d'actrices, Hande Kodja et Céline Sallette et comment les avez-vous préparées pour ces rôles ?

Dès le départ, mon souhait était de prendre des interprètes qui ne soient pas connues. Shula Siegfried, dont c'est le dernier casting, a fait un travail remarquable, elle m'a présenté une quarantaine de filles, toutes très bien. La difficulté était de former le couple qui s'est révélé évident au fil des essais. Hande Kodja et Céline Sallette se connaissent depuis le Conservatoire, elles ont été assez malignes pour jouer la camaraderie immédiate ! En tout cas elles étaient convaincantes. Et puis il y a des choses qu'on n'explique pas, on tombe amoureux, on ne sait pas pourquoi.

Pendant cinq semaines avant le tournage, Hande et Céline ont suivi le matin un entraînement physique avec mon fils Martin qui est chorégraphe et travaillaient sur le scénario avec moi l'après-midi. Je tenais à cette mise en forme corporelle pour leur permettre d'avoir plus de tonus, une démarche plus énergique : être suffisamment à l'aise avec leur corps sur le tournage, afin qu'elles se donnent à leur personnage. Les comédiennes américaines pratiquent cet exercice naturellement, c'est plus rare en France. Hande et Céline se sont impliquées à fond dans ce projet et j'ai

plus d'une fois retenu leurs propositions. Elles se chamaillaient un peu pour savoir qui allait donner le coup de couteau... et évidemment, j'ai laissé planer le doute jusqu'au jour de la scène du crime !

“Il faut s’approcher le plus possible de la vérité de l’instant”, disait Pialat. On sent dans votre mise en scène et votre direction d’acteurs un même désir de capter des moments de vérité, vécus et non joués.

Le côté acteur qui *“joue”*, ça lui donnait franchement des boutons à Maurice ! Moi c'est pareil, on était synchrone là-dessus. Le plan de travail peut être revu au jour le jour, ce qui ne veut pas dire que l'on improvise. La continuité est toujours remise en cause, un travail que je fais avec ma fille Emilie qui est scripte sur le film et qui passe tous ses week-ends pendant le tournage à retravailler les scénarii, à décortiquer le moteur de chaque scène. J'ai travaillé le dialogue avec mes actrices pour qu'ils soient les plus authentiques possibles, mais en les répétant seulement juste avant la prise pour en préserver la fraîcheur. J'avais aussi une équipe de techniciens parfaitement soudée. On fait un film ensemble, donc pour moi, la notion d'auteur s'efface derrière le travail d'équipe.

PATRICK GRANDPERRET - FILMOGRAPHIE

CINÉMA

2006 **MEURTRIÈRES**

1996 **LES VICTIMES**

1995 **LE MAÎTRE DES ÉLÉPHANTS**

1993 **L'ENFANT LION**

1989 **MONA ET MOI** (*Prix Jean Vigo. Grand prix du Festival de Belfort*)

1981 **COURT CIRCUITS** (*Prix Jean-Louis Bory*)

TÉLÉVISION

2006 **SÉCURITÉ INTÉRIEURE** (*série CANAL +*)

2004 **COMMISSAIRE VALENCE** (*série TF1*)

2002 **CLARA CET ÉTÉ LÀ** (*téléfilm M6*)

2000 - 2001 **LA VIE DEVANT NOUS** (*série TF1*)

1999 **COULEUR HAVANE** (*documentaire ARTE - collection "Terres Étrangères"*)

1997 **INCA DE ORO** (*documentaire ARTE - collection "Terres Étrangères"*)

e n t r e t i e n a v e c

HANDE KODJA

Nina

Quelles ont été vos premières impressions quand Patrick Grandperret vous a proposé ce film ?

Le sujet m'a semblé aussitôt intrigant et attirant. J'ai été aussi captivée par la personnalité de Patrick Grandperret dès notre première rencontre. On s'est reconnu sur des goûts, ou des dégoûts communs, en musique, en cinéma, sur la vie... Je pressentais que des moments de grâce auraient lieu dans un travail avec lui... et je n'ai pas été déçue sur le tournage. On était tout le temps sur le fil, Patrick réinventait au jour le jour, ses idées jaillissaient, s'entrechoquaient avec son exigence de vérité. C'est une bête de cinéma, il est bouillonnant, dans tous les sens du terme !

Vous n'aviez aucune appréhension sur votre personnage ?

Au contraire, d'emblée l'enjeu était haut placé. Je suis entrée immédiatement en empathie avec Nina, cette fille perdue, en manque d'amour et en manque d'argent. Ma seule crainte était de ne pas être à la hauteur d'un premier rôle qui exige une présence quasi permanente à l'écran. L'idée d'avoir un bon compagnon de route comme Céline Sallette m'a réconfortée. Nous avons eu également une reconnaissance instinctive au Conservatoire et nous avons su aussitôt qu'il n'y aurait aucun esprit de compétition entre nous. Le soir où l'on a appris que l'on avait été choisies pour le film, je suis allée dormir chez elle et pendant toute la nuit, nous avons découvert ensemble le dossier



judiciaire sur le fait divers et les écrits de Pialat que Patrick et la production nous avaient remis dans un grand carton.

Comment avez-vous approché ce rôle ?

Le scénario était encore en friches quand on a commencé à travailler avec Patrick Grandperret et Céline. On échangeait des impressions pour imaginer ensemble le passé de ces deux filles, puis Patrick clarifiait son choix pour que nous ayons tous une même vision des personnages et de leur parcours. Je pense que nos caractères respectifs ont aussi dessiné nos personnages. Au départ, le personnage de Nina était une romanichelle, j'ai préféré lui donner mes origines géorgiennes et turques. J'ai aussi soufflé à Patrick l'idée de faire jouer le groupe "*Bratsch*". Je me reconnaissais forcément dans le personnage de Nina, moi aussi j'ai perdu mon père jeune, j'avais dix ans.

La détresse de Nina vient de la disparition de ses parents.

Quand on a perdu ses parents étant enfant, on éprouve toute sa vie un infini besoin d'affection. L'absence d'une mère ou d'un père est d'une terrible cruauté, je le sais bien par rapport à ma propre vie. Nina, après la disparition de sa mère puis de son père, se sent totalement démunie, terrassée, c'est comme si elle n'avait plus de bras, elle ne peut plus rien faire. Nina est prête à suivre n'importe qui pour essayer de retrouver cette chaleur affective qu'elle ressent comme un vide immense. Elle n'a plus d'attaches, alors elle saisit la moindre occasion, un petit boulot à Bordeaux ou la compagnie de Lizzy, une fille rencontrée par hasard. Brisée par le chagrin, Nina est plus passive que Lizzy qui elle a encore l'énergie d'être frondeuse. Mais Nina n'a plus de rêves, elle doit faire face à une fatalité contre laquelle elle ne peut rien. Rêver, c'est ce qui nous fait se lever le matin. Privé de rêves, on n'a plus rien pour vivre.

Vous rendez Nina très attachante.

Je me reconnais dans son côté enfant. Comme moi, Nina est un peu naïve, trop spontanée, elle ne voit pas le mal chez les autres. Parfois, moi aussi, je ne repère pas les vautours qui sont autour de moi et j'ai de mauvaises surprises. Je peux en être très blessée. Tout cela a dû nourrir ce personnage inconsciemment.

Avec sa petite minijupe et ses talons, Nina n'a pas vraiment conscience de sa séduction et des désirs qu'elle peut susciter.

C'est marrant, pour moi c'est pareil ! Je n'avais jamais porté de minijupe, ni de talons hauts. C'est drôle comme le regard des autres peut changer... Je comprends Nina quand elle a l'impression d'être mise à nu.

Vous ne saviez pas, avant de tourner la scène, qui passerait à l'acte.

Et tant mieux car le geste n'est pas prémédité. Ni l'une, ni l'autre, n'était programmée pour être une tueuse. Lizzy est quelqu'un de très impulsif, mais je ne pense pas qu'elle avait la violence d'aller jusque-là. La souffrance, le mal être de Nina est plus intériorisé. Elle parle peu, elle verrouille ses émotions, elle est comme enfermée en elle-même, alors brusquement, suite à un affect trop fort, tout explose. En fait, il paraît plus "*logique*" que ce soit Nina qui commette ce meurtre. Au départ, on pensait le reconstituer tel qu'il s'était réellement passé. Dans le fait divers, l'agresseur à d'abord essayé de s'en prendre à l'une des filles, il a fait sauter un bouton de son corsage, puis il est sorti de la voiture pour aller chercher une épingle à nourrice dans le coffre... Alors l'autre fille a brandi un couteau pour défendre son amie. Dans le film, le passage à l'acte est davantage une conséquence à ce qui s'est enchaîné durant toute



leur journée. Et ce qui fait basculer Nina, c'est qu'à un moment, elle entend le type siffler la chanson que son père lui a chantée pendant toute son enfance, le 3e mouvement de la symphonie de Brahms repris par Gainsbourg. Brusquement, elle est plongée dans cette scène traumatique, elle perd tout repère. Elle revit la mort brutale de son père au même instant où le type agresse son amie, son amie d'un jour, mais sa seule amie. Forcément alors, ça dérape...

C'était la scène la plus difficile à jouer pour vous ?

La scène de la mort du père a été la plus éprouvante pour moi. En fait, je n'y pensais pas, je savais que le père devait mourir mais, je l'ai occulté, je me préparais seulement à jouer la séquence joyeuse de l'anniversaire. En entendant cette musique, avec ce monsieur qui jouait mon père et qui me disait, "*Nina, Nina tu as 20 ans, 20 ans c'est merveilleux !*", soudain ça a été très, très violent pour moi. J'étais ramenée au passé. Depuis 10 ans, je pense tous les jours à mon père, même si aujourd'hui, je ne pleure plus... et pourtant, ce jour là, j'étais débordée par l'émotion, la souffrance remontait. Après chaque prise, je partais en courant, je pleurais, j'étais en rage, j'avais envie de tout casser. Je n'avais jamais connu une telle violence en moi. Et je me défendais férocement de ma réaction aussi intime au milieu de tous ces figurants... C'est fou comme on peut être surpris par son inconscient. Je n'arrivais plus du tout à me contrôler. Et puis un peu plus tard, je revenais pour refaire la prise sans pleurs, comme le voulait Patrick, avec leimmel qui coule et en rigolant... La souffrance fut cruelle et en même temps, je recommencerais cette expérience si elle se représentait. Parce que cette scène m'a permis de connaître pendant quelques secondes cette sensation que je n'aurais jamais en fait : à 20 ans, danser une valse avec un père... C'était tellement beau que c'est devenu hyper violent !

Quel souvenir gardez-vous de ce tournage ?

Le tournage de ce film fort et émouvant restera toujours gravé dans ma mémoire. Et puis il m'a offert mon premier rôle principal. Un grand merci à Sylvie Pialat et Frédérique Moreau qui nous ont épaulées tout au long de cette aventure. Il y a eu des moments inoubliables, jubilatoires, des moments difficiles aussi, mais le débordement tumultueux de Patrick Grandperret me manque déjà ! J'espère pouvoir retrouver des metteurs en scène de cette trempe. Avec lui, c'est la terre, le feu, le soleil...

Ça vit, c'est humain, comme son film !



e n t r e t i e n a v e c

CÉLINE SALLETTE

Lizzy

Quelles ont été vos premières impressions quand Patrick Grandperret vous a proposé ce film ?

J'ai été très heureuse. La découverte du projet s'est faite par étapes. Pour les deux castings que nous avons passés (le premier avec Arnaud Mercadier, le second avec Shula Siegfried) nous avons improvisé en n'ayant aucun élément sur le contenu du scénario. Puis Patrick a sélectionné sept jeunes filles, il cherchait le couple. Il nous a donné le scénario, le dialogue serait revisité avec les comédiennes. Quand nous avons été choisies avec Hande, nous avons appris que le projet de Pialat s'appuyait sur un fait divers qui avait eu lieu dans les années 70, qui à l'époque avait fait scandale : deux jeunes filles tuent un homme. Et nous nous sommes plongées dans les comptes rendus de l'enquête (procès verbaux, photos...) réunis à l'époque. C'était passionnant. Même si le film se démarque à la fois du fait divers et du projet original, cela nous a aidé à rêver à l'histoire.

Vous n'aviez aucune appréhension à vous aventurer dans un tel rôle ?

Non, au contraire. Au départ il y a le fait divers et déjà on voit qu'il n'y a pas de préméditation dans l'acte, ce ne sont pas des meurtrières. Ce qui était clair dans le projet de Patrick, c'était que nous allions raconter l'histoire de deux jeunes filles d'aujourd'hui livrées à elles-mêmes, tenter de traduire la violence insidieuse des comportements "nor-



maux” auxquelles elles font face, comment notre société peut produire des actes de désespoir profond, le reste étant un concours de circonstances, un mélange d’histoire et d’humiliations qui conduisent au meurtre.

Vous avez fait tout un travail de préparation avec Grandperret avant le tournage.

Oui, on a eu de longues discussions, les préoccupations étaient de comprendre comment elles en arrivent à tuer et aussi comment injecter de la vie et de nous dans cette histoire pour que ces deux jeunes filles ne soient pas étranges ni étrangères, pour qu’on les suive. On a construit leur background, en cherchant à savoir qui étaient leurs parents, qui elles étaient.... C’est rare de prendre part à la construction d’un projet. Merci Patrick. Par exemple, j’ai proposé que Lizzy ait appris le chinois, je trouve que c’est joli, ça souligne son désir d’un ailleurs.

La séquence de la jonque devient d’ailleurs un moment en suspens dans leur dérive, un apaisement.

Lizzy serait prête à partir au bout du monde, en Chine, en Amazonie. Ailleurs serait toujours mieux qu’ici. Le navigateur est une des seules personnes qu’elle rencontre dont elle pourrait envier la vie.

Vous sentez-vous, par certains côtés proche d’une jeune fille comme Lizzy ?

Je crois qu’on peut se retrouver dans ce personnage. Lizzy est une jeune fille qui vient d’un milieu plutôt bourgeois et qui pourtant n’a rien. Elle n’arrive pas à s’inscrire dans la réalité qu’on lui propose, elle ne se reconnaît pas dans les gens qui ont pu l’entourer ou qu’elle croise. Elle n’a jamais rien rencontré de convaincant. Un peu cyclothymique, un peu maniaco-dépressive, elle oscille entre des états excessifs, dégoût, colère, liés à une sorte de lucidité et de non

indifférence, des envies démesurées. Par exemple, dans la scène de la gouttière que j'adore, Lizzy pourrait s'enfuir par le portail resté ouvert, mais elle préfère essayer d'escalader le mur. C'est plus romanesque ! Il lui faut de l'action, de l'extraordinaire, c'est une fille dans l'énergie, dans la survie. Elle est morte au début de l'histoire, puis elle est réanimée. J'aime bien l'idée d'une renaissance, elle recommence, puis il y a la rencontre avec Nina.

Lizzy et Nina sympathisent immédiatement.

Nina est orpheline, Lizzy ne tient à rien, ce sont deux solitudes qui se rencontrent à l'hôpital psychiatrique. Nina devient comme une petite sœur, qu'elle prend en charge et qui la rend plus forte.

Deux filles seules, cela attire les regards.

On a pas mal parlé de ça avec Patrick. C'est une réalité dans nos vies et pour les filles en général, on est facilement regardées comme un objet sexuel. Quand on a l'âge de ces deux filles, on éprouve un énorme besoin d'aimer et d'être aimées et à la fois, on est parfois agressées par le désir que l'on provoque. C'est important que cette violence-là soit présente dans le film. Elles essayent de se sortir de ça comme elles peuvent, maladroitement...

Vous ne saviez pas qui, de Lizzy ou de Nina, allait passer à l'acte.

Non et ça ne m'a pas gênée, elles-mêmes ignoraient qu'elles en arriveraient là, il n'y avait pas à jouer les meurtrières avant le meurtre. L'important était de rendre physiquement le côté décidé de Lizzy, de trouver son énergie. Elle est tout le temps dans une certaine tension, dans une attaque de la vie. C'est très excitant d'interpréter un personnage capable de tout.



Quelle a été votre relation avec Hande Kodja, sur le tournage ?

On aurait pu se détester, le fait est que notre relation sur le tournage était plutôt fusionnelle. On s'est soutenues dans les moments où la pression était trop forte, c'était notre première grande histoire de cinéma, on a appris beaucoup. Avec Hande, on se croisait au Conservatoire, aujourd'hui je suis très admirative de son travail, je trouve qu'elle rend Nina fascinante. Le film repose sur le duo, je me rappelle avant le tournage, j'ai regardé de nombreux films avec des duos, je voulais voir comment cette alchimie particulière qui se crée à deux peut exister à l'écran. Par exemple, j'ai vu des reportages sur les clowns, j'ai revu *Les Valseuses*, *L'Épouvantail*, *Merci la Vie*, *Girls Unplugged* et *Thelma et Louise* évidemment.

On est frappé par la qualité de votre interprétation, quelle est votre formation ?

J'ai commencé à faire du théâtre à Bordeaux dans une troupe semi professionnelle, puis j'ai suivi à la fac une formation avec Georges Bigot, un ancien de chez Mnouchkine. Laurent Laffargue m'a ensuite proposé le rôle de Désdemone dans *Othello*, créé au Grand théâtre de Bordeaux puis en tournée entre autres à La Coursive, au Théâtre Jean Vilar de Suresnes, à la MC93 de Bobigny. Ensuite il a monté *Terminus* de Daniel Keene dans lequel je jouais un gamin, à Toulouse, puis à Bordeaux et au Théâtre des Abbesses. J'ai appris énormément pendant ces trois ans face au public. Je termine mes trois années au Conservatoire, j'apparais dans *Les Amants Réguliers* de Philippe Garrel et j'ai eu la chance de tourner dans *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola.

entretien avec

SYLVIE PIALAT

productrice

Comment avez-vous eu l'idée de confier le projet de *Meurtrières* à Patrick Grandperret ?

Quand je me suis lancée dans la production, je ne souhaitais pas spécialement entreprendre quoi que ce soit qui ait un rapport avec Maurice, au contraire... L'envie première était de travailler "en famille" au sens large : des metteurs en scène mais aussi des techniciens, des auteurs, ou même des financiers. Quand l'état de santé de Maurice s'est aggravé, dans les dernières semaines j'ai renoué des contacts avec ceux pour qui Maurice avait compté et qui avaient compté pour lui... Je ne me voyais pas leur annoncer sa mort sans qu'ils n'aient jamais pu le revoir. Patrick Grandperret faisait partie de ceux-là, il est venu et nous nous sommes rencontrés dans ce moment fort. Après la disparition de Maurice, nous nous sommes revus et il m'a parlé de ses projets en cours dont la mise en œuvre traînait un peu. J'avais dans l'idée de mettre un film en chantier très vite, avec lui. J'ai repensé au scénario de *Meurtrières* ébauché par Maurice sur une vingtaine de pages. On disposait d'un sujet fort et intéressant sur lequel on pouvait développer une fiction et ce projet qui n'exigeait pas un énorme investissement financier pouvait être rapidement mené à bien. Tout cela était cohérent, on s'est lancé immédiatement dans l'aventure. Ce qui m'intéressait avant tout, c'était que Patrick tourne un film. Il manquait au cinéma français... en tout cas

il me manquait à moi en tant que cinéphile... Finalement, pour moi c'était un peu comme rencontrer tardivement un membre de ma famille que je n'avais jamais connu...

Qu'est-ce qui vous intéressait principalement dans ce sujet ?

Il garde toute sa force aujourd'hui. Au-delà du fait divers dont nous avons rapidement décidé de nous éloigner au maximum, il y avait matière à refléter l'état actuel de "la jeunesse", si l'on peut parler ainsi, puisque ces deux filles ne sont pas marquées sociologiquement. Et même si ça me gêne toujours de parler à la place des jeunes pour affirmer qu'ils peuvent s'y reconnaître, comme beaucoup de parents qui ont des enfants de cet âge-là, je peux dire qu'on retrouve leur désarroi dans ces deux personnages. Apparemment, Lizzy et Nina ont à peu près ce qu'il faut pour que leur vie n'aille pas trop mal, mais à force de voir des petites portes se fermer devant elles, il y a un moment où ça dérape.

Cette violence latente enfle jusqu'au drame.

Oui, et je trouvais très intéressant de pouvoir montrer l'amitié fulgurante entre deux filles, ce moment que l'on vit très fort à l'adolescence où à partir d'une rencontre, on croit que ça va être génial ! On imagine que l'autre va vraiment nous aider, qu'on est plus fort à deux et puis non. À cet âge où on est influençable, pour peu que l'autre soit davantage dans la parole, elle met en forme tes désirs, tes envies et tu te dis, ça y est, je vais m'en sortir ! En fait, ça te coule. On le voit bien pour Nina, son papa est mort, mais, une petite amourette et elle continuerait sa vie... Lizzy, c'est un peu plus tordu, mais elle s'en serait sortie aussi. C'est vraiment le tandem... L'union fait la force mais pas forcément le



bonheur. L'autre attrait du film, c'est qu'il se prête à un non-casting. Il y a un côté rafraîchissant et joyeux à découvrir de nouveaux visages. Patrick a le talent de découvrir de jeunes acteurs et de savoir les diriger. Le film repose vraiment sur les épaules des deux actrices qu'il a choisies.

Était-il entendu avec Grandperret qu'il dispose de toute sa liberté pour en faire son propre film ?

Absolument. Je lui ai présenté Frédérique Moreau pour collaborer au scénario. Ensemble, avec cette coéquipière joyeuse, emballante et cinéphile, ils ont parfaitement réussi à s'éloigner du fait divers, de l'époque et du contexte social. Patrick a un regard lucide sur la société, son cinéma le prouve. Il observe la réalité et sait en rendre compte. Il a des enfants, il voit tout ça. Ce malaise touche chaque gosse qui n'a pas une situation familiale très solide. Quand on n'est plus à l'école et qu'on est dans rien d'autre, pas encore dans le travail, on est lâché dans le monde et c'est très dur.

On est dès le départ en empathie avec Nina et Lizzy.

Oui, parce qu'il y a quelque chose de frais, de gai. Elles sont dans la vie. Il y a aussi tout le rapport au corps dans ce film. Ces filles sont des appâts. Quelle que soit la classe sociale, le regard des gens sur le corps des jeunes filles est effarant. C'est compliqué de vivre sa séduction pour une ado en désir d'affection. C'est pour cela que l'on voit souvent des jeunes filles qui se cachent sous des vêtements trop larges ou au contraire qui montrent tout. Elles ont envie de se montrer et à la fois, il ne faut pas y toucher ! L'adolescence n'a jamais été un âge très heureux... Et puis aujourd'hui, les gens

ont une relation difficile à la jeunesse, ils ne veulent plus vieillir alors les vrais jeunes, ça les agresse....

Comment avez-vous accompagné ce projet ?

Je me suis intéressée à tous les stades de son évolution, l'écriture, le casting, les choix de costumes, les repérages, le tournage, le montage... Patrick Grandperret sait tellement ce qu'il veut, qu'il peut se permettre de tout partager. Et ce partage n'entame en rien ce qu'il a en lui de plus personnel. On peut l'aider, ça ne peut pas le perturber. J'ai tellement vu Maurice souffrir de problèmes de production, que je suis de leur côté. J'ai essayé de faire en sorte que Patrick Grandperret n'ait pas de combat à mener en dehors du film qu'il était en train de tourner.

Le projet a pu se monter facilement ?

Le distributeur, Philippe Godeau, puis Vincent Maraval nous ont soutenus avec un réel enthousiasme dès le départ, ça a été décisif pour le film. Nous avons pu très vite estimer un budget à 1,6M d'euros et un tournage sur sept semaines. Ce qui est plutôt raisonnable et performant de nos jours. Tout cela met en valeur encore un peu plus la mise en scène de Patrick !



Nina **Hande Kodja**

Lizzy **Céline Sallette**

Yann **Gianni Giardinelli**

Hélène **Anaïs de Courson**

Madame Jobert **Isabelle Caubère**

Malik **Shafik Ahmad**

Joanna **Karine Pinoteau**

Le père de Nina **Marc Rioufol**

Psychiatre **Eugène Durif**



Scénario - Dialogue **Frédérique Moreau, Patrick Grandperret**

Réalisation **Patrick Grandperret**

Idée originale **Maurice Pialat**

Producteurs **Sylvie Pialat, Patrick Grandperret et Mathieu Bompont**

1^{er} assistant réalisateur **Dominique Delroche**

Scripte **Émilie Grandperret**

Casting **Schula Siegfried**

Directeur de production **Thomas Santucci**

Régisseur Général **Denis Gougeon**

Chef opérateur **Pascal Caubère**

Cadreur **Patrick Grandperret**

Montage image **Dominique Galliéni**

Montage son **Hélène Ducret**

Ingénieur du son **Jean-Louis Ughetto**

Mixage **François Groult**

Musique originale **Silth**

Co-producteurs **EMAËL FILMS et STUDIO CANAL**

Une production **LES FILMS DU WORSO**



FESTIVAL DE CANNES

SÉLECTION OFFICIELLE

UN CERTAIN REGARD



www.meurtrieres.com